

propres forces ; mais que plutôt elle les reçoive d'une foi humble et sincère, et se tienne souverainement honorée d'être admise à remplir auprès des sciences célestes les fonctions de servante fidèle et soumise, et, de pouvoir, par un bienfait de Dieu, de quelque façon, les approcher.

Quant à ces points de doctrines que l'intelligence humaine peut saisir par ses forces naturelles, il est juste de laisser sur ces matières à la philosophie sa méthode, ses principes et ses arguments, pourvu, toutefois, qu'elle n'ait jamais l'audace de se soustraire à l'autorité divine. Bien plus, ce que la révélation nous enseigne étant certainement vrai, et ce qui est contraire à la foi étant également contraire à la raison, le philosophe catholique doit savoir qu'il violerait les droits de la raison aussi bien que ceux de la foi, s'il admettait une conclusion qu'il sût être contraire à la doctrine révélée.

Il en est, Nous le savons, qui, exagérant, la grandeur des facultés humaines, prétendent que, par sa soumission à l'autorité divine, l'intelligence de l'homme déchoit de sa dignité native, et, courbé sous le joug d'une sorte d'esclavage, se trouve notablement appesantie et retardée dans la marche qui devait l'amener au faite de la vérité et de sa propre excellence. — Mais ces assertions sont pleines d'erreur et de fausseté ; elles ont pour résultat de porter les hommes à une extrême folie, en même temps qu'à l'ingratitude, en leur faisant répudier les plus hautes vérités, et repousser d'eux-mêmes le divin bienfait de la foi, qui fut la source de tous les biens pour la société civile elle-même.

En effet, l'esprit humain, circonscrit dans des limites déterminées, et même assez étroites ; est exposé à de nombreuses erreurs, à l'ignorance de bien des choses. Au contraire, la foi chrétienne, appuyée qu'elle est sur l'autorité de Dieu, est une maîtresse très sûre de vérité : qui la suit échappe aux pièges de l'erreur et se soustrait à l'agitation des opinions incertaines. Ce sont d'excellents philosophes, ceux qui unissent à l'étude de la philosophie la soumission à la foi chrétienne, car la splendeur des vérités divines vient en aide à l'intelligence qu'elle pénètre, et loin de la faire déchoir, en accroît considérablement la noblesse, la pénétration et la puissance.

Ces philosophes, dont nous parlons, en s'appliquant à réfuter les opinions contraires à la foi, et à prouver celles qui lui sont conformes, exercent dignement et très utilement leur raison ; pour réfuter les premiers, ils découvrent, en effet, les causes de l'erreur, et reconnaissent le défaut des arguments sur lesquels ces opinions s'appuient ; pour démontrer les seconds, ils se pénètrent des raisons qui en donnent une preuve solide et sont de motifs efficaces de persuasion. Cet art, cet exercice accroît nécessairement les ressources de l'esprit et en développe les facultés ; qui le nierait, prétendrait, ce qui est absurde, que discerner le vrai du faux ne sert de rien pour le développement de l'intelligence.

C'est donc justement que le Concile du Vatican célèbre en ces termes les avantages que la foi procure à la raison : " La foi délivre de l'erreur et prémunit contre elle la raison, en même temps qu'elle la dote de connaissances variées. " Par conséquent, l'homme, s'il est sage, ne doit point accuser la foi d'être l'ennemie de la raison et des vérités naturelles ; mais il doit plutôt rendre à Dieu de dignes actions de grâces, et se féliciter grandement de ce que, parmi tant de causes d'ignorance, et au milieu de cet océan d'erreurs, le flambeau sacré de la foi luit à ses yeux, et, comme un astre bienfaisant, lui indique sûrement au travers des écueils le port de la vérité.

Si maintenant, Vénérables Frères, vous parcourez l'histoire de la philosophie, vous y trouverez justifié par le fait, tout ce que Nous venons de dire. Et certes, entre les philosophes anciens qui n'eurent pas le bienfait de la foi, ceux-mêmes qui passaient pour les plus sages tombèrent dans des erreurs détestables. Vous n'ignorez pas combien, parmi un certain nombre de vérités, ils enseignèrent de propositions fausses et absurdes, combien d'aventurées et de douteuses, sur la nature de la Divinité, l'origine des choses, le gouvernement du monde, la connaissance que Dieu a de l'avenir, la cause et le principe des maux, la fin dernière de l'homme et l'éternelle félicité, les vertus et les vices, et d'autres points de doctrine dont la connaissance vraie et certaine est ou ne peut plus nécessaire au genre humain.

Tout au contraire, les Pères et les docteurs de l'Eglise comprirent parfaitement que, dans les desseins de la volonté divine, le restaurateur de la science humaine elle-même était le Christ, qui est la puissance et la sagesse de Dieu, et en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science. C'est avec cette conviction qu'ils entreprirent de dépouiller les livres des vieux philosophes, et de comparer leurs enseignements à ceux de la révélation ; ensuite, par un choix intelligent, ils embrassèrent celles de leurs doctrines où la justesse de l'expression répondait à la sagesse de la pensée, et, quant au reste, rejetèrent ce qu'ils ne pouvaient corriger. Car de même que Dieu, dans sa Providence, suscita pour la défense de l'Eglise contre la cruauté des tyrans des martyrs héroïques et prodiges de leur vie, ainsi aux sophistes et aux hérétiques, il opposa des hommes doués d'une profonde sagesse, qui surent défendre, par le moyen même de la raison humaine, le trésor des vérités révélées.

Dès le berceau de l'Eglise la doctrine catholique rencontra des adversaires acharnés, qui, tournant en dérision les dogmes et les institutions des chrétiens, affirmant qu'il y avait plusieurs dieux, que le monde matériel n'avait ni commencement ni cause, que le cours des choses n'était pas régi par le conseil de la divine Providence, mais, qu'il était mu par je ne sais quelle force aveugle et par une fatale nécessité.

Contre ces fauteurs de doctrines insensées s'élevèrent à propos, des hommes savants, connus sous le nom d'apologistes, lesquels, guidés par la foi, au moyen d'arguments empruntés au besoin à la sagesse humaine, prouveront qu'on ne doit adorer qu'un Dieu, doué au plus haut point de tous les genres de perfection, que toutes choses sont sorties du néant par sa toute-puissance, qu'elles subsistent par sa sagesse, et par elle sont mues et dirigées chacune vers la fin qui lui est propre.

Au premier rang de ces apologistes nous rencontrons le martyr saint Justin. Après avoir parcouru, comme pour les expérimenteur, les plus célèbres d'entre les écoles grecques et s'être convaincu, selon son aveu, qu'on ne pouvait puiser la vérité tout entière que dans les doctrines révélées, Justin s'attacha à ces dernières de toute l'ardeur de son âme, les justifia des calomnies dont on les chargeait, les défendit auprès des empereurs romains avec autant de vigueur que d'abondance, et montra l'accord qui souvent existait entre elles et les idées des philosophes païens. A la même époque, Quadrat et Aristide, Hermias et Athénagore suivirent avec succès la même voie. — Cette cause eut un défenseur non moins illustre dans la personne du grand martyr Irénée, pontife de l'Eglise de Lyon, lequel, en réfutant vaillamment les opinions perverses apportées de l'Orient par les gnostiques et disséminées par eux sur toute l'étendue de l'empire, " expliqua " par la même occasion, comme le dit St Jérôme, " les origines de toutes les hérésies, et découvrit dans les écrits des philosophes les sources d'où elles émanaient. "

Tout le monde connaît les controverses soutenues par Clément d'Alexandrie, au sujet desquelles saint Jérôme s'écrie avec admiration : " Que peut-on y trouver d'inculte ? Qu'y a-t-il qui ne provienne des entrailles " mêmes de la philosophie ? " Clément laissa, sur une incroyable variété de sujets, une quantité d'ouvrages on ne peut plus utiles soit pour l'histoire de la philosophie, soit pour l'art et l'exercice de la dialectique, soit pour l'établissement de la concorde entre la foi et la raison. — Après lui vient Origène. Cet illustre maître de l'école d'Alexandrie, très-instruit dans les doctrines des Grecs et des Orientaux, publia des livres aussi nombreux que savants, d'une merveilleuse utilité pour l'interprétation des divines Ecritures et l'explication des dogmes sacrés. Bien que ses ouvrages, tels du moins qu'ils nous sont restés, ne soient pas tout à fait exempts d'erreurs, ils renferment néanmoins un grand nombre de maximes, propres tout à la fois à féconder et à confirmer les vérités naturelles. — Aux hérétiques, Tertullien oppose l'autorité des saintes Lettres ; avec les philosophes, il change d'armure et leur oppose la philosophie ; ces derniers, il les réfute avec tant de subtilité et d'érudition, qu'il ne craint point de leur jeter à la face ce défi : " En fait de science comme en fait de doctrine, quoi que vous en " pensiez, vous n'êtes pas mes pairs. "

Arnobé, dans ses livres contre les Gentils, et Lactance, principalement dans " institutions divines ", emploient tous deux au service de leur zèle une égale éloquence et une vigueur égale, pour inculquer aux hommes les dogmes et les préceptes de la sagesse catholique, non point en ruinant la philosophie, comme le font les académiciens, mais en se servant pour convaincre, tantôt des armes qui leur sont propres, tantôt de celles que leur livrent les querelles intestines des philosophes.

Les écrits que le grand Athanase et Chrysostôme, le prince des orateurs, nous ont laissés sur l'âme humaine, les attributs divins et d'autres questions de souveraine importance, ces écrits, au jugement de tous, sont d'une telle perfection, qu'il semble qu'on ne puisse rien désirer de plus nourri et de plus profond. — Sans vouloir allonger outre mesure cette liste de grands esprits, Nous ajouterons cependant à ceux que Nous avons nommés, Basile le Grand ainsi que les deux Grégoire. Tous trois seraient d'Athènes, ce domicile de la civilisation, pourvus abondamment de toutes les ressources de la philosophie ; et ces trésors de science, que chacun d'eux avait conquis à la flamme de son zèle, ils les dépensèrent à la réfutation des hérétiques et à l'enseignement des chrétiens.

Mais la palme semble appartenir entre tous à saint Augustin, ce puissant génie qui, pénétré à fond de toutes les sciences divines et humaines, armé d'une foi souveraine, d'une doctrine non moins grande, combattit sans trêve toutes les erreurs de son temps. Quel est le point de la philosophie qu'il n'ait touché, plus encore qu'il n'ait approfondi, soit qu'il découvrit aux fidèles les plus hauts mystères de la foi, et les défendit contre les assauts furieux de l'ennemi ; soit que, réduisant à néant les fictions des académiciens et des manichéens, il assit et assura les fondements de la science humaine, ou recherché la raison, l'origine et les causes des maux sous le poids desquels l'humanité gémit ? Avec quelle abondance et quelle pénétration n'a-t-il pas traité des anges, de l'âme, de l'esprit humain, de la volonté et du libre arbitre, de la religion et de la vie bienheureuse, du temps et de l'éternité, et même de la nature des corps sujets aux changements ? — Plus tard, en Orient, Jean Damascène, sur les traces de Basile et de Grégoire de Naziance ; en Occident, Boèce et Anselme, disciples d'Augustin, enrichirent à leur tour le patrimoine de la philosophie.

Enfin, les docteurs du Moyen-Age, connus sous le nom de scolastiques, viennent entreprendre l'œuvre colossale de recueillir avec soin les fécondes et riches moissons de doctrine, répandues dans les œuvres innombrables des Pères, et d'en faire comme un seul monceau, pour l'usage et la commodité des générations futures. Et ici, Vénérables Frères, Nous sommes heureux de pouvoir Nous approprier les paroles par lesquelles Sixte V, notre prédécesseur, homme de profonde sagesse, explique l'origine, le caractère et l'excellence de la doctrine scolastique :